

bruit et tenait peu de place. C'était pourtant bien elle qui avait mis au monde cette brillante nichée de cailles froufrouteuses. Mais, quand elle menait ses neuf filles au cours et qu'elle trottinait, noire et ratatinée, derrière ces dix-huit nattes sautillantes, jamais on n'aurait eu la pensée d'attribuer une pareille lignée d'amours à cette figure pâlotte de vieille petite institutrice qui a eu des malheurs.

Pourtant cette personne insignifiante et féconde jouissait d'une grande considération dans la société protestante. C'est qu'elle était la propre sœur du pasteur Agrippa Curchod, une des gloires de l'église réformée, qui avait laissé, avec le souvenir d'un grand libéral-orthodoxe et d'un saint authentique, une histoire du protestantisme en dix-huit volumes, un recueil de sermons et une centaine de brochures antipapistes sur l'alliance de la raison et de la foi, de la Révolution et de l'église, du christianisme et de la libre-pensée, de Venise et du Grand-Turc.

Mme Pétermann parlait à chaque instant de son illustre frère et ne l'appelait jamais que « notre bon Agrippa ».

M. Pétermann, moins familier, l'appelait « notre saint ».

*
* * *

Rien n'était gai comme la maison Pétermann. Ces fillettes avaient beau savoir toutes les langues, la physique et les mathématiques et croire fermement que le suisse Topffer est un des écrivains les plus spirituels de ce siècle, — elles étaient charmantes.

Une fois par semaine, les Pétermann offraient le thé à leurs amis. On faisait de la musique, on lisait des vers et de la prose, on jouait aux jeux innocents.

Des jeunes gens venaient à ces réunions, entre autres le Dr Otto Rosenzweig, un joli homme, savant comme on l'est là-bas, mais fin et d'une gaieté douce, avec une petite ombre de rêverie. Il était le bras droit de Lia, et dans les jeux où l'on se partageait en deux camps, si Lia commandait l'un, c'était lui qui gouvernait l'autre. Il s'occupait de Lia, cau-